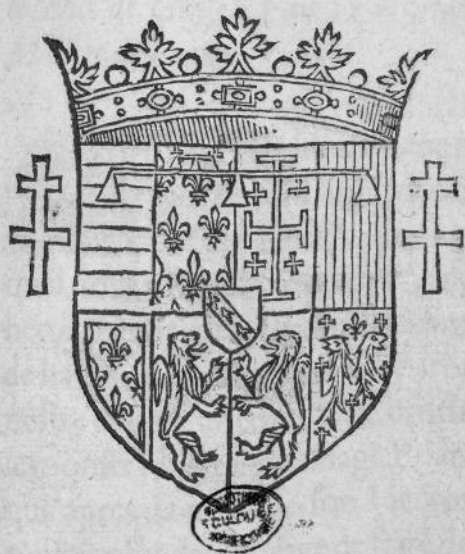


# REGRETS ET SOVSPIRS LAMENTABLES

de la France, sur le trespas de tres-haut tres-  
ualeureux Seigneur, Monseigneur le Duc de  
Guyse Pair, & grand Maistre de France. &c.




L E C R E T S E T

O V S I R S L A M E N T A B L E S

de la France, sur le corps de mes-hauts et  
nobles seigneurs, et assemblée le 15 de  
Ceste Pair & Grand Maître de France &c.



LA DEPLORATION  
DE REGRETS DE LA FRAN  
ce sur le trespas de tres-hault & tres  
valeurux Seigneur, Monseigneur  
le Duc de Guyse, Pair, & Grand  
Maistre de France.

 ELAS! nous n'auons  
plus certain argumēt de  
l'ire de Dieu, que lors  
qu'il nous oste les fortes mains des  
heroiques Seigneurs, dont comme  
de hayes, & palissades il remparoit  
nostre salut & assurance. Comme  
le monstra bien iadis ce sage Priam  
qui apres la perte de son Hector,  
n'auoit plus de courage de faire des

gagner le cōsteau. Et le peuple  
d'Israel print à nonchallance la tui-  
tion de son droict, depuis qu'il man-  
qua de son chef Moyses, s'asseurant  
que Dieu bandoit tout la nature  
contre leur force. Nous auons oc-  
casion d'en craindre autant en no-  
stre France, nous voyant orphelins  
de plusieurs grands seigneurs, sur  
l'espaule desquels cōme sur le doz  
d'un Atlas ou sur vn Ezechias, se  
repositoit la seureté publique: Vray  
est que nous ne sentons que vaut  
le Soleil, sinon en Decembre. Et le  
Romain ne cogneu sa faute enuers  
Scipion, qu'apres son depart. Ainsy  
n'auons nous pas sceu sauouer le

dous miel de ce genereux Prince, si-  
non à present au fiel de l'amertume  
de laquelle nous fait heretiers sa de-  
plorabile mort. Toutrsfois si lon a  
occasion de s'esjouir quand vn no-  
cher longuement asserui a la tour-  
mente comme vn Vlysse, ou Ae-  
née, surgit au port: nous deuons luy  
gratifier de s'abord au celeste hau-  
re de grace, apres auoir esté offert à  
la mercy de tous flots humains pour  
nous affrãchir des vagues perilleu-  
ses. Mais ayant esgard à nostre per-  
te, nous deuons planter le cierge en  
main, la l'arme à l'ocil, & le deuil au  
cœur, & si faire ce pouuoit par vn  
trãsport de nostre vie, payer sa ran-

çon à la Parque, qui par sa mort nous produit tel ves- uage de bon heur. A quoy voyant les nobles ames deuotement embesongnees, ie nay peu rester seul sans payer mon écot. Ce que ie fais de franche affection, à fin que pour gauchir au detestable vice d'ingratitude enuers ce genereux Seigneur de Guyse, ie puisse acerer les plus doctes plumes à charger: & porter au temple morals les triumphans Lauriers de tel Hector, lequel si nous en eussions esté dignes, deuoit égaller la longue course de ses ans bien- heureux avec les ans d'un Nestor, voire de l'immortalité. Mais puis que nous ne

pouuõs ce que nous voulons, nous  
deuons vouloir ce que nous pou-  
uons, & comme dit le Poète, faire  
par petience leger le pois, que le de-  
stin empesche d'estre corrigé.

## A DIEU.



LES SOUPIRS LA-  
-MENTABLES DE LA FRANCE,  
sur le trespas de tres haut & tres-va-  
-leureux Seigneur, M<sup>o</sup>seigneur le Duc  
de Guyse, Pair, & Grand Maistre  
de France.



Soleil, œil des cieux, ô lampe ra-  
dieuse.

O Luue, l'ornement de la nuit  
ombrageuse,

Et vous menus flambeaux, qui redorez la  
nuit.

Quât au moite Oceã le beau Pheb' s'ẽsuint  
Helais ie sçais bien, aussi n'est ma com-  
plainte,

Dequoy mon grand Heros vit en la mai-  
son sainte.

Cerné de Cherubins, qui n'auoient on-  
ques veu,

Monteraux Cieux, tel Mars dans la terre  
conceu.

Mais ie me plains, helas, dequoy ma grand



perte.

En perdant mon appuis, est à tous decou-  
uerte,

Aux vagues ie me voy plonger beaucoup  
plus fort

Ie me plains d'ainfi veoir vn si braue corps  
mort.

Helas! cōment' quelle montre à la Terre,  
Qu'a vn circueil fatal nostre Soleil enferre  
Quand ce Seigneur Gaulois cousin des  
plus hauts Dieux,

Nous ecclypsant de vie, ecclypse sur noz  
yeux?

O Bourgeois de la haut. ô deplorables  
astres.

Quand à France brassoit le Parque tels  
defastres,

Vos deuez la noyer d'vn deluge de pleurs.  
Pour ne tourner en pleurs toutes noz bel-  
les fleurs.

O Iupiter grand Roy de la voute celeste,  
Peus tu voir à loeil sec ceste funebre peste,  
Courir à vau de route aupa-terre François  
Sans orciller ta grace à noz piteuses vois?

O element du feu , fais-tu or?resistance,  
Aux pleureuses humeurs que versé icy la  
France?

Comment ne t'e tens-tu sous la tiede froi-  
deur,

Que ie fais distiller de ma mer de douleur.

O vous quatre Elemens , Pepinieres , du  
monde.

Portez vous point le dueil pour la playe  
profonde

Que la mort aujourd'huy ma faite au fód  
du cœeur,

M'orphelinant du chef de mon espoir plus  
seur.

Las , si'vous n'accordez voz plaintes lar-  
moyables

Aux douloureux accens de mes vois mise-  
rables,

Vous estes durs rochers, priuez de sêtimêt.  
Car tout en general apart en ce tourment.

O terre, tu le sçait qui estois orgueilleuse  
De porter sur ton doz la plante genereuse  
De ce grand Mars Gaulois, dont les Lau-  
riers éspars

Pouuoient faire vergongne à Bellone & à  
Mars.

Il ſçauoit que la roze, & la douce canelle  
Ne ſe cueillent ſinon en l'efpine rebelle,

Il ſçauoit qu'à gaigner le Laurier eternal,  
Il faut ſ'enſanglanter d'vn choc continuel.

Las que me plains-iedonc? porte ie quel-  
que enuit

Au port qu'il a gaigné par les flots de ſa  
vie?

Après auoir vogué à la merci des vents,  
N'a-il pas merité repos aux cieux luiſans?

Qu'eſt il beſoin d'attendre vn Automne  
en ſon aage,

Puis qu'a ſon tendre Auril il laiſſe meil-  
leur gage

De ſon cœur heroic, que les Heros iadis  
Qui furent pour les fais logez en Paradis?

Quel climat à l'Aurore, ou l'Heſperie  
encore

Qui du los des François ſo l'uſtre ne redore  
Quel canton plus loingtain n'a frissonné

de peur  
Au bruit de ce Pauois, & vaillante valeur?

Qui prie ore Charon le charger sur sa  
barque

Pour passer apres luy sa vie & ses douleurs  
Et ne me voir ainfi exclaué à tous malheurs  
Mais sur tout ie me plains des complaints  
funebres

Que ce Seignr formoit autāt q̄ le tenebre:  
Luy sillassent les yeux & que le fier destin  
Eut anobli le ciel de mon iuste butin

Ha, Frâce, disoit il, ma mere nourriciere,  
Borneray-ie au milieu cette course guer-  
rierre,

Auāt q̄ de d'arracher ces Frāçois estēdars  
Dans le brauache poing des rebelles sou-  
dars?

Ha France, disoit-il, ie te iure mon ame,  
Ie ne me deult dequoy la mort tranche  
ma trame,

Car assez i'ay vescu pour la vie à mon los  
Qui ne croupira point avec ma cendre  
enclo s

Mais ie meurs à regret, de cheoir en ceste  
forte

Auant qu'à tous fiers lous i'eusse barré ta

porte,

Qui a mon seul renom fuioient de ton  
troupeau,

Cóme auát vn Lyó fuit le peureux agneau

Cepédant éláčant du creux de sa poitrine

Vn cáps de lōg; fouspirs au Ciel sō origine

Son esprit il renuoye, & ainsi que Ionas

Vif hors de la Baleine, il met sō pōls é bas.

Pleuez pleuez, mes yeux, mille oceans  
de l'armes

Epuisez mon humeur en ces tristes vacar-  
mes.

Plustost que voir icy mon vert en  
changé,

Et mó esprit sás mort a mille' morts r

Noble Seigneurs de France, si au  
d'humaine ame

Vos ne portez vn roc, venez en ceste l

Et depósez aux pieds de ce braue Frã

Voz grandeurs, voz hōneurs, | voz fan-  
tantes vois.

Vos soldats animez d'une belle victo

Engraez hardiment en l'airain de M  
moire,

Que vostre Dieu guerrier a trenché vo-  
stre espoir

Quand sommé par son Dieu il tédant bas  
manoir.

Peuple iadis sonmis a la ferme tutelle  
De ce grand demi-Dieu, qui deffous sa  
rondelle

Te couuroit tout ainsi qu'une poule un  
poulet,

Gardât que nul ne mist sa main a tō collet

Puis que ce Duc pieux ia fermét sa pau-  
piere

Mena le sojn de toy sous la sōbre riuere  
Que les morts vont passer, ne passe sans  
penser

A prier que Dieu vueille en sa tour le  
placer.

Deuot peuple Frácois, écore te requiers'ie

Que pour suiure son corps tu praigne en  
main le cierge,

Et que fut son cercueil il l'estraignét avec  
luy

Puis qu'avec luy s'esteindar clarté iour-  
d'huy,

Peuple Parisiẽ mōstre aux autres l'exẽple  
Cloche ne sois muette en ton plus noble  
temple,  
Puis que iamais sa voix muette ne se tut  
Quand quelque question de ta defence fut  
De craignez, artisans, chomer ceste iour-  
nee,  
Qui pour vous fondre en dueil vous sem-  
ble estre ordonnee.  
Car cil qui emploioit voz arstites outils,  
Chome, enreté par mort, en pieges trop  
subtils,  
Donc sur ce grand Heros coulons cer-  
mers profondes  
De noz pleurs serpentans à courses vag-  
bondes,  
Afin que ses saincts oz arroufés de no-  
pleurs  
Fassent naistre en sa cendre vn beau Pri-  
temps de fleurs

**F I N.**